3.

Souvenir

DU TROIS-CENTIÈME ANNIVERSAIRE DE LA FONDATION

DE

L'UNIVERSITÉ DE LEIDEN

OFFERT

AUX HOTES ÉTRANGERS QUI, PAR LEUR PRÉSENCE, ONT
REHAUSSÉ LA CÉLÉBRATION DE CETTE FÊTE.



LEIDEN: IMPRIMERIE DE L. VAN NIFTERIK.

DISCOURS SOLENNEL

PRONONCÉ LE 8 FÉVRIER 1875

POUR LE

JUBILÉ DE L'UNIVERSITÉ DE LEIDEN

PAR LE

RECTEUR DE L'UNIVERSITÉ

A. HEYNSIUS.

Traduit à l'intention de ses hôtes étrangers par les soins du Sénat de l'Université.

LEIDEN,
A. H. ADRIANI.
1875.

„Néanmoins il restera toujours nécessaire que l'Université elle-même ait un „sentiment profond de sa mission et se maintienne sur le terrain qui y répond. „Il est par dessus tout désirable que le gouvernement comprenne ce que c'est „que la science véritable, de quelle immense importance pour l'honneur d'une „nation est la prospérité des études réellement scientifiques, et quelles consé- „quences fatales il préparerait, s'il organisait les études uniquement en vue d'in- „térêts pratiques immédiats."

Mr. J. Bake, *Sur la manière dont la science est représentée* 1846.

SIRE, MADAME,

MESSEIGNEURS,

CHEFS ET MEMBRES DU GOUVERNEMENT DE CET ÉTAT, DE CETTE PROVINCE ET DE CETTE COMMUNE,

DÉLÉGUÉS DES UNIVERSITÉS DE L'ÉTRANGER ET DE CE PAYS, AINSI QUE DE L'ATHÉNÉE D'AMSTERDAM, HÔTES HONORÉS DE L'UNIVERSITÉ DE LEIDEN,

CURATEURS, PROFESSEURS, GRADUÉS ET ÉTUDIANTS DE CETTE UNIVERSITÉ,

NOBLE ASSISTANCE,

VOUS TOUS QUI FÊTEZ AVEC NOUS CE JUBILÉ.

Les peuples se retrempent dans la célébration de leurs anniversaires nationaux comme les individus dans le souvenir des moments importants de leur passé. Ils y renouvellent le sentiment de leur mission et l'énergie nécessaire pour l'accomplir, de même que chacun de nous puise dans ses souvenirs le courage dont il a besoin dans la lutte de la vie. Malheureuse la nation dont l'enthousiasme ne s'enflamme pas à la mémoire des actions vraiment grandes accomplies par ses ancêtres! Mais, grâce à Dieu, ce malheur n'est par le nôtre, à nous, Néerlandais. Quelle succession d'anniversaires mémo-

rables les dernières années nous ont apportée! Et tous ont été célébrés de façon à rendre témoignage aux glorieux souvenirs de notre histoire. Il n'en est aucun auquel la nation n'ait pris part, aucun qui ne l'ait vue en fête.

Et aujourd'hui? C'est aujourd'hui par exellence un jour glorieux. C'est au plus fort de la lutte qui devait nous faire libres ou nous laisser esclaves que l'Université de Leiden a été fondée. Voilà le plus beau souvenir de notre peuple, voilà l'honneur impérissable de la Maison d'Orange. Aussi quiconque attache du prix au progrès et à la civilisation prend-il part à notre joie avec la plus franche sympathie, et même bien au delà des frontières de notre patrie ce jour est-il salué avec enthousiasme.

Nous, fils de la Néerlande, déjà sur les bancs de l'école nous avons prêté une oreille avide au récit simple et sans ornement, mais palpitant pour nous, de la lutte sanglante que nos pères ont soutenue contre le monarque le plus puissant de monde. Comme nous, nos enfants entendent chaque jour ces récits. Eux à leur tour, comme nous l'avons fait, laissent paraître l'indignation dont se gonflent leurs jeunes coeurs à l'ouie de l'injustice dont nos pères furent victimes, la joie et la fierté que leur inspirent la défaite de cette injustice et le triomphe de la bonne cause. Ce sont là des sentiments patriotiques, et nous nous appliquons à en pénétrer l'âme impressionnable de notre jeunesse, pour conserver soigneusement dans notre caractère national le germe toujours vivant de la haine pour toute oppression de la conscience. Aux yeux de notre peuple, la liberté religieuse et politique reste et restera le plus précieux trésor que nos pères nous aient légué.

Mais nous n'avons pu comprendre dans nos tendres années, — et nos enfants ne peuvent pas non plus le com-

prendre encore, — quel rude combat ce fut là, quels efforts, quelle persévérance, quel courage il fallut pour arracher la victoire à de si terribles difficultés. N'est-il par naturel que l'injustice soit vangée et que le bon droit triomphe? Qu'est-ce que les enfants demandent de plus? Mais nous, qui maintenant avons tous pendant un temps plus ou moins long dû combattre dans la lutte de la vie, nous ne savons que trop, — non pas que l'injustice est la plus forte, certes non, — mais, qu'il faut le talent et l'énergie réunis à un haut degré pour assurer le règne du bien, même dans des limites plus étroites. Nous avons appris à peser la gravité des circonstances au milieu desquelles nos ancêtres ont entrepris la lutte et y ont persévéré jusqu'au bout; leur courage en a grandi dans notre estime, et plus que jamais nous comptons leur constance comme étant pour la Néerlande une gloire immortelle.

On se figurerait aisément que la lutte gigantesque entreprise par nos ancêtres avec une poignée de combattants et des finances des plus maigres contre l'Espagne si puissante, eût dû détruire toute la prospérité de cette contrée et vouer ses habitants à l'anéantissement, au moins quant à leur existence politique. Mais non. C'est le contraire qui arriva. Le vainqueur est à la fin, non pas celui dont les ressources matérielles semblaient inépuisables, mais celuis qui a su déployer la plus indomptable énergie. „De ce sol étroit surgit une force qui soutient une guerre de quatre-vingts ans contre l'empire le plus puissant du monde, et pendant la lutte même on voit naître un État jeune et fort qui orne sa svelte taille, comme d'un ceinture, des plus riches possessions de la terre, et finit même par dicter des lois à l'empire de Charles-Quint." Mais on ne se préoccupe pas uniquement des intérêts matériels des citoyens; dès le début, sous la

conduite de notre grand Guillaume d'Orange, on se préoccupe d'assurer pour l'avenir la vie indépendante de l'état naissant en donnant satisfaction aux besoins religieux et politiques. A peine a-t-on remporté le premier succès décisif, à peine a-t-on réussi le 3 octobre à faire lever le siége de Leiden, que déjà le 28 décembre le prince Guillaume d'Orange députe aux États de Hollande un de ses intimes pour leur démontrer la nécessité de fonder sans délai une université nationale dans les murs de Leiden. Le 2 janvier voit formuler à Delft la résolution par laquelle la proposition du prince est adoptée, même sur une plus grande échelle qu'il ne l'avait primitivement suggéré. De hautes raisons d'état exigent une prompte action et le 8 février on inaugure solemnellement l'ouverture de l'Université de Leiden, „où les sciences de la Divinité, le Droit et la Médecine, également la Philosophie et autres Arts libéraux, aussi les Langues Latine, Grecque et Hébraïque seront annoncées, lues et enseignées librement et publiquement" [1]).

Quoique „par une ironie mordante" ce fût au nom du roi Philippe que s'ouvrit l'Université de Leiden, ce grand évènement n'en a pas moins été la fondation de notre indépendance nationale, maintenant plus chère que jamais à nos coeurs. Nous fêtons aujourd'hui le jour de naissance morale de notre Néerlande bien aimée. Tout ce qui peut nous diviser d'ailleurs se relègue de soi-même au second rang dans un jour semblabe; maintes tendances religieuses se partagent nos sympathies et nous envisageons l'existence à des

---

[1]) „De scientien der Godtheydt, de Rechten ende de Medicijnen, mitsgaders de Philosophie ende andere vrye Konsten, oock de Talen Latijn, Griecksche ende Hebreeuwsche, vryelijck ende openbaerlijck zullen worden gekundight, gelesen en geleert."

points de vue extrêmement variables; mais un grand principe fondamental nous unit cependant les uns aux autres, nous tous Néerlandais, et cette fête nous fait sentir ce principe vivant en nous avec plus de force encore que d'ordinaire. Nos pères ont livré pour le maintien de leurs priviléges et pour la liberté de conscience un combat terrible, dans lequel leur énergie leur a donné la victoire; ils ont été plus forts que l'Espagne avec toutes les ressources dont elle disposait; leur devise de combat renfermait une vertu qui s'est montrée invincible. Eh bien! cette devise est maintenant encore le symbole du progrès et de la civilisation; toutes les nations qui nous entourent rendent ce témoignage: la Néerlande reste par excellence le pays de la liberté civile et religieuse, maintenant plus encore que jamais dans le passé. Sur ce point-là nombreuses sont les nations que nous laissons encore en arrière de nous. Notre prospérité est inséparable de ce fait. C'est par ce fait aussi que fleurit notre Université. C'est donc pour nous un devoir sacré que de rester fidèles à la devise qui nous a donné de tels biens. Aussi, rendant grâce à Dieu du fond de nos coeurs, en cette heure solemnelle, de ce qu'il nous accorde le privilége de célébrer au sein de circonstances aussi heureuses le jubilé de l'existence trois fois séculaire de l'Université de Leiden, nos lèvres consacrent en même temps notre promesse sacrée de défendre en esprit et en vérité la devise de nos pères et d'être fidèles jusqu'à la mort à la liberté.

Sans doute, ô Vous, Roi respecté, c'est cette pensée qui Vous inspire en ce jour, mémorable avant tout pour Vous et Votre race. Cet hommage que nous rendons à la force d'ame des pères de notre patrie, n'est-ce pas en tout premier lieu, n'est-ce pas avant tout autre à Votre noble ancêtre, au prince Guillaume d'Orange qu'il est dû? Sa vie

et son oeuvre ont été impartialement étudiées de notre temps et la critique historique n'a fait que montrer avec plus d'éclat quels talents aussi rares que divers il a réunis, de quelles éminentes vertus il fut orné. „Lui qui durant toute sa vie porta, le visage souriant, les soucis du gouvernement", se trouva aussi à l'heure du danger à la tête de son peuple et c'est lui qui, au milieu de la lutte contre l'arbitraire et la violence, montra au peuple dont il fut l'appui le chemin de la civilisation et de l'indépendance. C'est à son initiative qu'est dûe la fondation de notre Université. Il était de beaucoup en avant de ses contemporains, il aurait parfaitement saisi ce que notre époque entend par la liberté religieuse; il se fût estimé heureux de pouvoir faire régner cette liberté-là. C'est lui qui a forgé les liens indestructibles qui depuis trois siècles unissent la nation néerlandaise à la Maison d'Orange, ces liens de gloire, ce ferme établissement de notre indépendance. Comme sa vie a été en bénédiction à son peuple, son souvenir le sera encore, il sera toujours le Père de la Patrie. — Oh! nul doute qu'en un moment comme celui-ci Vous ne sentiez vivement que sur Vous et Votre Maison reposent les mêmes obligations que sur Votre peuple, qu'Orange et Néerlande continuent comme autrefois à avoir une seule et même mission. Vous nous en donnez la preuve par Votre présence. Vous avez voulu Vous unir aujourd'hui à nous pour célébrer avec nous la mémoire du grand fondateur de notre Université. Nous Vous en sommes profondément reconnaissants. Votre présence rehausse le caractère de cette solemnité. Au nom de l'Université je présente à Votre Majesté, avec nos hommages respectueux, notre cordial salut de bienvenue.

Votre parole royale nous ayant fait espérer, lors de la célébration d'une autre fête nationale, d'avoir aujourd'hui

le privilége de Vous voir au milieu de nous, le Sénat académique a décidé à l'unanimité que nous nous écarterions de l'antique usage de nous servir dans les occasions de ce genre de la langue latine; quelque harmonieuse que soit cette dernière, nous avons cru devoir lui préférer la langue du pays dont nous fêtons le plus glorieux souvenir. Nous avons voulu conserver ainsi à cette fête le caractère de fête essentiellement patriotique, hommage dû, nous a-t-il semblé, et à Vous, notre Roi, et à notre patrie.

Soyez donc le bienvenu dans ce temple. Je m'estime heureux de pouvoir Vous adresser la parole en cette occasion. Jamais jubilé ne s'est célébré au sein de circonstances plus propices; notre Université est florissante; elle a les sympathies de la partie éclairée de la nation, de la Maison d'Orange en premier lieu; les marques d'estime de la part de l'administration et de la législature ne lui font pas plus défaut que par le passé, et elle continue à jouir de sa réputation honorable parmi les peuples qui tiennent au progrès et à la civilisation. Mais quelque grand que j'estime l'honneur de porter la parole devant une assemblée aussi imposante, je n'en aurais pas eu le courage, si la loi de notre Université ne m'en avait pas assigné la charge. Je n'ai pas cru devoir, — comme ne l'ont pas fait non plus ceux de mes prédécesseurs qui appartenaient à la faculté de médecine, — me soustraire à la tâche que m'imposaient la loi et le décret royal; mais je n'en sens pas moins combien mes forces sont peu proportionnées au grand sujet que je dois traiter.

Heureusement ma tâche m'a été quelque peu facilitée par mon honorable prédécesseur, qui, l'année passée, et dans l'intention de nous préparer au jubilé d'aujourd'hui, nous a dépeint avec la chaleur dont il a le secret la manière dont notre Université a été à toutes les époques le boulevard de

la liberté, nous faisant parcourir avec lui dans ce but l'histoire de notre Université dès sa fondation jusqu'à nos jours. Je lui en dois de la reconnaissance, car il m'a rendu possible de me borner maintenant presque entièrement à la considération de l'état actuel de notre institution. Puissé-je vous convaincre que, telle qu'elle existe maintenant, notre Université continuera à faire honneur à la Néerlande et que l'esprit qui y règne, la direction qu'elle imprime à ses efforts, autorise pleinement l'expression de notre joie en ce grand anniversaire.

A l'encontre de ce que prescrit positivement la constitution dont nous avons déjà célébré les vingt-cinq ans d'existence, notre enseignement supérieur continue à être régi par le décret organique de 1815. L'insistence des représentants du peuple, les prières des Universités, les soupirs des Athénées, tout a été impuissant, et cela, malgré le zèle bien naturel qu'ont déployé les uns après les autres pour régler cette importante matière les Ministres qui se sont succédé au département de l'Intérieur. Il n'y a pas eu disette de projets; mais aucun de ceux qui ont été présentés n'a pu devenir loi. Regretterons-nous ces tentatives avortées, nous plaindrons-nous des luttes politiques de notre époque et de l'impuissance législative des représentants du peuple? Il y a des personnes qui le pensent. Quant à moi, je ne partage pas leur opinion. Ce n'est pas là, me semble-t-il, qu'il faut chercher la cause qui a entravé jusqu'ici la réorganisation de l'enseignement supérieur; je crois qu'elle est ailleurs. En 1849, et longtemps encore après, on était loin d'avoir conçu une idée arrêtée de la nature et de la signification de cet enseignement. En tout cas du moins, les principes qui devaient servir d'assises à la loi n'étaient pas encore devenus une conviction nationale. Il n'était donc pas encore possible d'agir législativement. Mais petit à

petit cet état de choses s'est modifié. Les lois sur l'enseignement primaire et secondaire ont été faites les premières, comme cela se devait, et elles ont exercé une heureuse influence. Il en est de même des lois médicales. L'enseignement supérieur a grandement profité, quoique ce fût d'une manière indirecte, de cette législation. En outre, quoique les efforts que l'on a tentés pour organiser cet enseignement à son tour n'aient pas abouti, ils n'ont pas été sans fruits. On a reconnu le terrain sur lequel on devait se mouvoir, terrain difficile et encombré de bien des manières. C'est un grand pas de fait, car c'est la meilleure garantie contre les erreurs que l'on pourrait commettre. Les convictions se sont formées, chez ceux aussi qui sont appelés à établir le nouvel ordre de choses. On sait maintenant clairement que l'Université ne doit pas servir, du moins pas en première ligne, à préparer les aspirants à l'exercise d'une profession. Son but est de cultiver librement la science dans le sens le plus étendu du mot. C'est à cela que l'État doit un large appui; c'est à lui à fournir aussi complètement que possible à l'Université les moyens de poursuivre son but. Voilà un point sur lequel nous sommes presque tous d'accord, et c'est un grand progrès.

Le temps semble donc mûr pour que l'on puisse donner à notre enseignement supérieur une bonne organisation. Ce n'a pas été le cas jusqu'ici. Si l'on avait exécuté la lettre de la constitution, il est presque certain que la nécessité de ménager les deniers publics, unie à la prépondérance que l'on aurait, contre les sains principes, accordée aux exigences de la vie sociale, aurait porté à cet enseignement un coup irréparable. Il est heureux que nous en ayons été préservés.

Quoique elles prêtent en mainte manière à la critique, les généreuses prescriptions du décret de 1815 nous ont mis en état, nous professeurs, de nous préoccuper en première ligne

de la poursuite indépendante de la science, et elles nous ont garanti la liberté de l'enseignement. Ce sont là deux avantages inappréciables, sans lesquels l'enseignement supérieur ne saurait être florissant. L'histoire le prouve sans réplique. L'histoire de cette Université aussi.

Lorsque les entraves forgées par l'Église se brisèrent et que les principes libérateurs de la Réforme eurent pénétré dans notre patrie, la soif de la connaissance et de la science se réveilla; ici, comme partout où les mêmes principes triomphèrent, elle fit naître des institutions de culture supérieure. Les anciennes écoles, assujetties à l'autorité ecclésiastique, ne répondaient plus aux besoins. Les intérêts sociaux poussaient dans le même sens. On avait besoin de légistes et de médecins, mais ausssi, et c'est ce que l'on sentait le plus vivement, de maîtres capables d'élever la jeunesse dans „la pure religion." Notre Université fut, comme presque toutes les autres, la fille privilégiée de la théologie, et, — conséquence naturelle, mois fort regrettable, comme l'expérience ne le prouva que trop promptement, — la Faculté de théologie y fut mise au premier rang. Il y a aujourd'hui trois siècles qu'elle fut inaugurée dans ce même temple où nous sommes, par un discours du révérend Casper Jansz. Coolhaas, dont le sujet était: De S. S. Theologiae laudibus.

Étonnant revirement! „Celle qui autrefois recueillait les hommages de ses soeurs et régnait sans conteste" n'a pas seulement vu son trône s'écrouler de nos jours, mais elle court même le plus grand danger „d'être mise à la porte comme une servante inutile." L'ancien ménage la tolère encore; mais quand il aura été remplacé par un autre, le sort qui l'attend ne semble pas douteux. Le grand

principe de la „séparation de l'Église et de l'État", parvenu maintenant dans notre patrie à sa complète maturité, exige sa chûte avec une inexorable rigueur. Nous ne le regrettons pas, — personne d'entre nous. Le lien qui a jadis uni l'Église à l'État a été la cause de beaucoup de mal dans ce pays et a plus d'une foit fait chanceler notre Université sur sa base. L'intolérance ecclésiastique, appuyée sur l'autorité publique, n'a que trop aisément réussi à enchaîner la science dans les mêmes entraves que l'on venait à peine de secouer au prix de tant de sang et de sacrifices. C'est au nom de ceux qui s'étaient fait les „champions de la conscience subjective", au nom de ceux qui avaient voulu que „désormais l'homme poursuivît librement devant son semblable et devant son Dieu la voie de son développement", que l'esprit qui pense se vit rejeté sous la domination du dogmatisme ecclésiastique, et que l'on entrava la libre communication des résultats de la recherche scientifique; que dis-je, on parvint à la prohiber pour un temps, même dans notre Université, dans la libre Néerlande!

Quels progrès, sous ce rapport, du 18e au 19e siècle, au moins dans notre patrie! Nous possédons la liberté de penser et de croire, de parler et d'écrire, comme elle n'a jamais existé auparavant, et il n'y a personne parmi nous qui songe même à la possibilité de la limiter. Les grands principes de la Réforme, dont la portée n'a été que partiellement perçue par nos ancêtres, ont été reconnus dans notre siècle dans toute leur signification. Le besoin de vérité est le trait fondamental de notre âge. Il veut que notre foi et notre science s'accordent, et la Faculté de théologie de notre Université, rendons-lui cette justice, a l'honneur, avec son Scholten à sa tête, d'avoir fait tous ses efforts pour faire de plus en plus de ce besoin de notre temps le principe dirigeant de

son activité. La théologie est rentrée sous le régime du droit commun, et la méthode que sont obligées de suivre les autres sciences analogues lui a enfin aussi été imposée. L'exégèse biblique a dû, aussi bien que l'exégèse philologique, reconnaître l'empire de la grammaire, et la critique historique a réclamé sur les récits bibliques les droits qu'elle fait valoir sur tous les autres écrits anciens ou modernes. Les fruits ne s'en sont pas fait entendre. On découvrit combien étaient peu solides les arguments sur lequels on avait cru établir le fait d'une révélation immédiate, et l'on renonnut que „pour le chrétien comme pour le philosophe, la nature et l'histoire sont les sources de la connaissance de Dieu, auxquelles l'apparition de Jésus a ajouté la plus belle page."

A un point de vue pratique, la tendance de notre Faculté de théologie a été désastreuse. Quoique l'Eglise réformée n'ait pu résister à l'esprit du siècle, qui transforme tout, elle ne s'est pas, et c'est aisé à comprendre, développée aussi rapidement que le milieu qui l'entoure. On s'en apercevrait de reste sans qu'il fût possible d'en douter aux rangs extrêmement éclaircis des étudiants en théologie, si l'on ne le voyait pas évidemment à mille autres symptômes. Mais nous nous trompons fort si la tendance purement scientifique de la Faculté n'a pas assuré pour l'avenir le maintien des sciences de la religion dans le programme de notre Université. C'est une grande victoire qu'elle a remportée; félicitons-la cordialement. Elle a eu beau se donner jadis le premier rang; telle qu'elle était alors, elle n'avait droit à aucune place sous le même toît que nous. Mais maintenant qu'elle descend sur notre terrain, qu'elle traite les autres sciences en égales, qu'elle s'est réconciliée avec les vues du monde moderne sur l'univers, maintenant que c'est de pair avec les autres sciences qu'elle veut travailler à la „Science de la Divinité", nous

ne pouvons nous passer d'elle. Il y va de l'intérêt, tant de la société en général que de notre Université.

Il était naturel que dans la Faculté des lettres la recherche scientifique indépendante jouît dès le début de tous ses droits. Ni l'État ni l'Église ne l'a jamais entravée en rien. Elle s'en est bien trouvée; mais aussi, florissante, elle a pu rendre d'importants services. Grâce à sa méthode, elle est promptement devenue l'illustration de notre Université, et durant ces trois siècles elle s'est dignement maintenue à ce haut rang. Maintenant comme jadis, elle est notre gloire.

Quelques luttes qui troublassent le monde politique et religieux, elle n'a cessé à toutes les époques d'entretenir par l'étude des classiques le goût du vrai, du bon et du beau; „elle a fait par l'exercice de la critique l'éducation des intelligences, cultivé la sagacité et la sûreté du jugement. Elle n'a pas seulement enseigné à admirer les immortels monuments de l'antiquité, mais aussi à ne s'incliner devant aucune doctrine sans l'avoir soumise à la critique la plus scrupuleuse, à veiller avec soin contre toute surprise de l'erreur et du sophisme, à prendre la saine raison pour guide en toutes choses et à ne rien accepter que ce qui a été solidement éprouvé, selon la règle que le doute est la base de toute connaissance." Et cette louange ne lui est pas due seulement pour son étude des langues classiques, mais aussi pour les langues sémitiques. C'est par la philologie et la critique qu'aux temps des Scaliger et des Erpenius la Faculté a fleuri, c'est par elles encore qu'elle fleurit avec Cobet et Dozy.

Depuis qu'en 1815 l'indépendance dont elle avait toujours joui de fait lui fut garantie par un texte légal, on l'a vue étendre considérablement le domaine de son activité, soit

en y faisant entrer, à la place à laquelle elles ont droit, des branches négligées jusque là, soit en en reconstituant d'autres sur des bases nouvelles. Notre belle langue maternelle est bien plus et bien mieux étudiée à notre Université qu'à aucune époque antérieure; elle a pris le rang qui lui revient à côté des langues tant classiques qu'orientales depuis qu'on l'analyse, elle aussi, selon les préceptes d'une méthode exacte. L'histoire politique, en particulier celle de notre patrie, est soumise, depuis le grand exemple donné par Ranke, à la calme et impartiale recherche qui seule est digne de la science. Enfin, la création d'une nouvelle chaire de sanscrit a ouvert de nouveaux canaux à la vulgarisation de la connaissance de l'Inde antique et renforcé l'étude de la linguistique comparée.

La Faculté de droit apporte son contingent aux motifs de joie que ce jubilé nous présente si nombreux. Dans le domaine du droit positif, cette Faculté, qui a compté jadis un Donellus, plus tard un Kemper, au nombre de ses membres, continue à tenir son honorable rang. Renforcée, elle aussi, dans les derniers temps, elle a pu faire du droit romain et du droit privé moderne une étude en même temps plus approfondie et plus désintéressée encore que par le passé. Les notions modernes sur la vie humaine ont exercé une influance décisive sur le développement du droit pénal; on s'est mis de plus en plus à considérer les peines infligées par la loi comme le moyen extrême auquel l'État a recours pour maintenir l'ordre légal, sans sacrifier les intérêts essentiels de l'individu, ses intérêts moraux.

Mais c'est surtout sur le terrain du droit public, en particulier du droit public néerlandais, que la Faculté a traversé une période d'éclat sans précédents. Les bases de ce droit

ont été, on peut dire, posées par l'homme qui a eu l'influence la plus considérable sur le développement politique de notre patrie dans l'époque moderne; après lui, l'étude en a été poursuivie avec persévérance. Il n'est pas douteux que le rang qui revient à Thorbecke comme homme d'État ne surpasse celui auquel il a atteint comme savant. Il n'en a pas moins été un professeur éminent; il a su s'attacher ses élèves; il inspirait ses auditeurs; maintenant encore quiconque a étudié ici lorsqu'il y enseignait s'anime au moindre souvenir rappelant ses leçons, surtout ses cours sur la Constitution. La période de sa vie qui fut consacrée à la science a rendu les plus grands services à notre Université, plus encore que ce qu'il a fait lorsqu'il était au gouvernement. Car, il faut le dire, durant sa carrière politique, Thorbecke a moins fait pour le développement de l'enseignement supérieur qu'on n'eût eu le droit de l'attendre de lui. Il n'a pas tenu grand compte de l'intérêt de la science indépendante; il était trop préoccupé pour cela des besoins pratiques de l'État, auxquels il avait voué tous ses soins. C'est là un danger auquel sont aisément exposés ceux qu'absorbent, à tous les rangs de l'échelle administrative, les soucis gouvernementaux.

Je ne m'en réjouis que plus cordialement de pouvoir saluer en celui à qui a été confiée la chaire de Thorbecke, et grâce à l'influence duquel l'étude de l'économie politique, — de la connaissance des sources et des conditions de la prospérité et du bonheur matériel de la société, — a pris dans notre Université un rang digne d'elle, un homme de coeur et de talent qui a mis ces dons précieux au service de la cause de la science contre l'utilitarisme. Mais il n'a pas travaillé en vain. Il a la satisfaction de se voir suivi dans la voie qu'il a ouverte par nombre de personnes, et non pas par les moins distinguées du pays.

La cadette de nos Facultés, celle des sciences mathématiques et naturelles, est celle peut-être qui nous donne les plus grands sujets de joie. C'est chez elle que se remarquent les symptômes les plus frappants de développement et de progrès. Notre Université n'est certes pas sans pouvoir montrer dans ses fastes plus d'un nom célèbre, illustré dans l'étude de la géométrie et des sciences naturelles descriptives; cependant, pendant bien longtemps, ces branches d'étude n'ont été généralement considérées que comme les auxiliaires d'autres sciences. Ce n'est qu'en 1815 que l'indépendance de la Faculté des sciences naturelles dans cette Université a été proclamée et garantie par le texte légal. Mais dès ce moment elle n'a cédé en rien à ses aînées dans la fermeté avec laquelle elle a fait de l'étude scientifique désintéressée le but premier de ses efforts. Inspirée de ce principe, elle a grandi avec une prodigieuse rapidité; dès maintenant elle est en plein épanouissement, et ses parrains de l'an 15 ne la reconnaîtraient pas; jamais ils n'eussent osé lui prédire une croissance si pleine de sève vigoureuse. Aussi a-t-elle le sentiment de sa force et est-elle fière de ce qu'elle a déjà accompli; car ce qu'elle est, elle le doit à sa nature heureuse et à son énergie, comme quiconque est quelque chose le doit à son talent et à sa persévérance. Toutefois le flux de vie dont elle déborde ne l'enivre pas au point de la rendre ingrate; fille noble et chaude de coeur, elle ne saurait oublier ceux qui lui ont donné le jour; sa main reconnaissante dépose avec respect aujourd'hui une guirlande de laurier sur le tombeau de Jean Melchior Kemper et de ceux dont, avec lui, l'esprit vraiment scientifique a ouvert dans cette université la voie sur laquelle il lui a été donné de s'élancer d'un pas si ferme.

Les sciences naturelles, — chacun en conviendra, — ont répandu autour d'elles, durant le dernier demi-siècle, des bien-

faits multiplés, non seulement dans le domaine de la science, mais dans celui de la vie sociale. Je n'appuierai pas sur ce qu'a dit Mill, qu'elles ont déjà actuellement été plus utiles à l'humanité, — au sens le plus relevé du mot, — que toutes les autres sciences réunies, car nous ne possédons pas de mesure objective qui puisse nous servir à contrôler cette assertion. Mais il est impossible de nier que dans un espace de temps fort court elles n'aient exercé une influence de premier ordre, et n'aient profondément modifié le monde en nous et autour de nous.

On peut certainement, comme entre autres Helmholtz le fait remarquer, mettre la différence caractéristique qui distingue les sciences naturelles des autres branches de connaissance en ceci, qu'il est beaucoup plus facile de découvrir des lois fixes et générales pour les phénomènes qu'elles étudient que pour les phénomènes auxquels d'autres sciences s'attachent. Ces dernières ne promettent aucun résultat positif avant qu'une grande masse de faits n'aient été constatés et analysés; ce n'est que lorsque l'accumulation de ces faits est devenue considérable et qu'à force de persévérance l'esprit humain est parvenu, en les comparant, à en pénétrer les rapports réciproques et le lien intime, qu'il devient possible et légitime de tirer des conclusions de ce trésor de connaissance. Mais, même alors, et quelque bien déduites que soient ces conclusions, quels que soient le talent et l'activité studieuse qui aient été dépensés pour arracher aux faits le secret de leurs relations organiques, les déductions obtenues portent rarement le caractère de lois proprement dites. Les exceptions confirment la règle, dit-on; mais ici nous préférerions, semble-t-il, que les règles reçussent un peu plus rarement ce genre de confirmation.

Il en est autrement dans le domaine des sciences natu-

relles. Là la connaissance d'un nombre comparativement restreint de phénomènes suffit pour mettre l'explorateur sur les traces de la loi à laquelle non seulement les phénomènes étudiés, mais un grand nombre d'autres obéissent. Et une loi de la nature n'admet pas d'exceptions. Si celles-ci semblent se produire, on en cherche la cause, et souvent on est conduit par cela même à de nouvelles découvertes. Cela est surtout vrai des branches mathématiques et expérimentales de la science de la nature.

Quand Newton eut découvert la loi si simple en vertu de laquelle toutes les parties de la matière pondérable s'attirent réciproquement avec une force inversement proportionnelle au carré de leurs distances, on put expliquer les mouvements si compliqués des planètes et de tous les corps célestes. Des millions de phénomènes divers ont été par là rangés dans une même catégorie. Le point occupé par chaque astre dans l'univers se détermine avec certitude, non seulement pour le moment actuel, mais pour le passé et pour le plus lointain avenir. On sait que lorsqu'on voulut appliquer aux mouvements d'Uranus la loi de la gravitation, les calculs ne concordèrent pas avec les faits. Admit-on une exception à la loi? En aucune façon. L'analyse mathématique des perturbations constatées détermina le point de l'univers d'où partait la force qui, en vertu de la loi, les causait; le télescope fut braqué sur ce point; fidèle aux prédictions de la théorie, un astre se trouvait là qu'aucun oeil humain n'avait aperçu auparavant; la planète Neptune fut découverte.

C'est là un exemple éclatant de l'infaillibilité des lois naturelles scientifiquement constatées. Mais les résultats de l'étude de la nature à l'époque moderne en offrent mille autres. Partout le même principe déploie ses effets. L'observation d'un nombre relativement restreint de faits conduit à la con-

naissance d'une loi générale d'où se déduit, sans qu'elle admette une seule exception, l'explication d'un nombre bien plus considérable de faits analogues.

A cet avantage les sciences expérimentales en joignent un autre très grand; leurs observations peuvent s'étendre au delà du champs limité par les circonstances données par la nature. Elles peuvent poser des conditions à la nature, l'interroger et la forcer à répondre. Elles parviennent ainsi à réduire encore le nombre des faits nécessaires pour légitimer les déductions; le terrain occupé par les faits en devient plus facile à embrasser d'un coup d'oeil d'ensemble, et, par conséquent, le rapport de causes à effets qui existe entre les phénomènes est plus aisé à saisir.

C'est surtout à cause de la certitude des résultats qu'elle obtient que l'étude de la nature reçoit maintenant les hommages des hommes de science, quelle que soit la branche à laquelle ils se vouent. On a enfin renoncé à la méfiance dont on l'a entourée au début, lorsqu'on a commencé à s'apercevoir qu'elle contredisait les idées que nous avions reçues de la tradition. Ses arrêts sont de plus en plus universellement respectés, car, quoique elle nous ait enlevé mainte illusion caressée, elle nous a rendu plus qu'elle ne nous a pris. Grâce à son influence, on se met de plus en plus dans chaque domaine à se préoccuper par dessus tout de ce que les choses sont réellement; on a appris à se méfier des apparences, et c'est, me semble-t-il, avec raison que beaucoup de bons esprits considèrent comme venant d'elle en grande partie ce sentiment plus profond de la vérité qui distingue notre siècle de ceux qui l'ont précédé.

Mais j'ai parlé aussi des bienfaits matériels directs qui lui sont dus. Elle n'a pas seulement transformé le monde de nos idées, mais le monde qui nous entoure. Elle a enseigné

aux hommes à maîtriser la matière et à la forcer de leur être utile. Par là elle a contribué dans une très grande mesure à la prospérité de tous les peuples, et certes, si ces avantages matériels ne sont pas, comme les profanes se le figurent souvent, le but direct de son travail, nous ne les tenons point pour cela en mince estime. Un des principaux motifs pour lesquels il est si nécessaire de défendre envers et contre tous le caractère désintéressé de la science, c'est justement que, parmi les applications utiles auxquelles elle aboutit, les plus importantes sont celles qui n'ont été rendues possibles que par la poursuite de la science pour la science.

Je me contenterai d'un seul exemple parmi la multitude de ceux qui se présentent. Quand Galvani, à Bologne, gardait suspendues par des fils de cuivre à la grille de sa villa les grenouilles sur lesquelles il expérimentait, plus d'un bourgeois à sens pratique, passant devant cette étrange exposition, aura jeté un regard de compassion sur les tristes victimes du professeur. Jeu cruel et puéril, se sera-t-il écrié! A quoi au monde cela peut-il servir? Mais si celui dont le soi-disant bon sens et le soi-disant bon coeur se révoltaient contre ces expériences, eût pu apprendre à quels résultats cette science pour la science a conduit, n'aurait-il pas, à moins d'être incorrigible, eu honte de son jugement superficiel et étroit? Un réseau formé de milliers et encore de milliers de lieues de fils de métal enveloppe le monde civilisé, s'enfonce sous les flots d'un continent à l'autre, et la force découverte par Galvani, parcourant tous ces fils presque avec la rapidité de la pensée, établit entre tous les peuples, malgré les plus grandes distances, une communication quasi instantanée.

L'étude de la nature a étendu son influence bienfaisante jusque sur l'enseignement supérieur lui-même. Elle a réveillé et encouragé plus que par le passé, parmi nos étudiants,

l'esprit de recherche individuelle. J'en cite comme preuve les nombreuses institutions qui ont été fondées dans notre Université, surtout dans les derniers temps, et qui toutes portent inscrite sur leur fronton la devise: „La science pour la science avant tout."

Mais comment passer en revue, comme nous le faisons maintenant, tout ce que la Faculté des sciences mathématiques et naturelles nous fait voir d'excellent, sans que d'elle-même vienne se présenter à notre esprit l'image de celui à qui plus encore qu'à tout autre est due la prospérité actuelle de l'étude de la nature dans cette Université. Je n'ai pas eu le privilége d'être son élève, et je ne me sens à cause de cela pas le courage même d'essayer une esquisse de ce qu'il a été. Permettez-moi, au lieu de cela, de rappeler les paroles sorties du coeur d'un de ses disciples les plus distingués lorsque ce maître nous fut enlevé.

„Qu'y avait-il en Kaiser pour nous attirer d'une manière aussi irrésistible, s'est écrié Suringar sur sa tombe? Etait-ce sa science, ses profondes connaissances, la sagacité de son intelligence, son admirable talent d'enseignement? Oui, c'était tout cela; mais quelque chose de plus. C'était surtout cet amour absolu, illimité dont il brûlait pour la science et qu'il savait faire passer dans le coeur de ses disciples.

„Ceux qui jugent des sciences naturelles s'attachent souvent trop exclusivement à leur utilité pratique et négligent l'importance plus haute qu'elles possèdent comme servant à ennoblir l'esprit humain. Mais Kaiser, lui, ne jugeait pas ainsi. La science but, non pas moyen, telle était la devise qu'il n'avait pas seulement sur les lèvres, mais qu'il portait gravée dans le coeur. Ce feu sacré qu'il avait en lui, c'est là ce qui rassemblait autour de lui ces jeunes gens voués à des branches différentes, c'est là ce qui fait vibrer à l'unis-

son dans leurs coeurs à tous une même corde lorsqu'ils pensent à lui.

„Il s'est tué à la tâche et nous ne l'avons plus. Le place de notre Kaiser est vide et restera vide. Mais nous ne l'oublierons pas. Il reste un monument dont son nom sera toujours inséparable, l'observatoire de Leiden; ce témoin de l'hommage mérité qui lui a été décerné par la nation néerlandaise tout entière continuera à maintenir vivante son image au milieu de nous. L'esprit qui l'animait continuera à nous animer, l'esprit de dévouement, désintéressé, pur de tout alliage, à la science."

Comme au temps d'Hippocrate, la mission du médecin est d'apporter secours et consolation au chevet des malades. Pour pouvoir s'acquitter véritablement de cette mission, il faut avoir observé les malades, il faut avoir acquis une grande expérience auprès des lits de souffrance. Certainement il est permis de poser cela en axiôme. Mais cette observation des malades, cette expérience qu'elle doit lentement donner, pour qu'elle soit fructueuse, il faut qu'elle soit méthodique; il faut que l'observateur, auprès de ce lit dont il note les enseignements, sache distinguer la réalité des choses d'avec les apparences trompeuses; et là ce n'est pas plus aisé que lorsqu'il s'agit de l'étude pure et simple de la nature. Celui qui aborde cette carrière y doit venir armé; il doit être familiarisé avec toutes les ressources de la recherche scientifique, afin d'écarter le plus de chances d'erreur possible dans son diagnostic. C'est précisément en ce qui concerne l'examen des malades que la science médicale actuelle a fait les plus grands progrès, et elle les doit surtout à l'application qu'elle a faite de la méthode des sciences naturelles.

Pour se développer, la médecine pratique a donc, avant tout, besoin d'établissements thérapeutiques munis de tout

ce qui est nécessaire au traitement des malades. Ce sont, non seulement pour les étudiants, mais pour les professeurs, des écoles de pratique.

Mais cela ne suffit pas. C'est assez peut-être pour une école de médecine; mais il faut plus à une Faculté universitaire de médecine. Ici il ne s'agit pas seulement de former des praticiens, mais de développer scientifiquement les intelligences. C'est ce que les hommes de 1815 ont déjà parfaitement compris. Ils ont prescrit au futur médecin un temps d'études purement scientifiques d'histoire naturelle et de biologie, et l'on constate de plus en plus les résultats bienfaisants de cette sage disposition.

Ce que nous avons déjà eu l'occasion de remarquer au sujet des sciences mathématiques et naturelles, que ce sont précisément les plus importantes applications pratiques qui démontrent à l'évidence le haut prix de la science étudiée pour elle-même, est vrai aussi sur le terrain médical. L'étude purement scientifique de l'optique physiologique a rendu les plus grands services à la médecine. Les ophthalmologues de notre temps ont rendu clairvoyants un grand nombre d'aveugles, — de ceux aussi qui n'apercevaient pas l'importance de l'étude désintéressée des sciences naturelles et de la biologie.

La Faculté a vu s'accroître d'une manière considérable le nombre de ses membres, — ce qui est une des premières conditions d'où dépend un enseignement solide. En outre les ressources auxiliaires indispensables pour rendre l'enseignement fructueux ont été relevées de l'état de décadence dans lequel elles se trouvaient; elles sont excellemment organisées. Bourhave ne serait-il pas satisfait s'il pouvait contempler le nouvel hôpital que le Gouvernement a donné à notre Université, et qu'il fournit largement de tout ce qui y

est nécessaire? Sans doute il y verrait un monument plus digne encore de sa mémoire que la statue érigée en son honneur par une postérité reconnaissante aux abords de cet établissement. Eux aussi, Albinus et von Haller, auraient des motifs semblables de satisfaction. Albinus, s'il pouvait voir l'établissement consacré aux études anatomiques qui s'est élevé sur la Ruine [1]), et von Haller, si nous pouvions, tout à côté, lui faire les honneurs d'un laboratoire physiologique qui peut rivaliser avec les institutions de ce genre les mieux montées. Et s'ils pouvaient y voir à l'oeuvre et leurs dignes successeurs et les étudiants, quelle ne serait pas leur joie! Ils verraient que non seulement notre Université offre toutes les facilités à ceux qui veulent se cultiver eux-mêmes, aussi bien sur le terrain médical que sur d'autres, mais que la jeunesse fait usage de ces ressources plus que ce n'a jamais été le cas.

Mais, si tout est si bien, est-il donc nécessaire de réorganiser l'enseignement supérieur? Il est impossible, me semble-t-il, de nier que l'on a fait un très long détour dans le chemin qu'on a suivi pour étudier cette question. Il eût été possible dès le début de la poser d'un manière beaucoup plus simple. Mais n'oublions pas que ces choses se voient aisément a posteriori. Ce n'est qu'après avoir fait les détours qu'on s'aperçoit combien de chemin on aurait pu s'épargner, et tout n'est pas peine et temps perdus, même si l'on finit par revenir, contre toute attente, presque au point d'où l'on est parti. Il n'en reste pas moins vrai, sans doute, que l'on eût

---

[1]) Vaste place s'étendant des deux côtés du canal du Rapenburg à Leiden, et ainsi nommée en souvenir de la catastrophe qui détruisit en 1807 par l'explosion d'un bateau chargé de poudre des centaines de maisons situées sur cet emplacement.

agi plus sagement en procédant simplement à des modifications partielles, suffisantes pour pourvoir à ce qui se montrait nécessaire. Car réellement une révision de l'organisation existante est depuis longtemps déjà devenue urgente sous plusieurs rapports.

Il ne faut en premier lieu pas oublier que la plus grande largeur a présidé à l'application des prescriptions de 1815 faite à notre Université, et tout particulièrement que dans les dernières années le nombre des professeurs et le matériel de l'enseignement ont été considérablement augmentés dans notre institution; mais que les autres Universités n'ont pas eu autant de bonheur. Pour elles, les prescriptions de 1815 n'ont pas été aussi généreuses. Elles ne peuvent donc pas les vanter comme nous.

Mais il y a d'autres choses encore qui attendent, ici comme ailleurs, depuis trop longtemps qu'on les règle. Je passerai sous silence des points bien connus, comme la situation trop inégale faite aux professeurs les uns en comparaison des autres, ou bien certaines obligations peu équitables imposées par la loi aux étudiants en ce qui concerne les testimonia et autres points semblables. Ce sont là des intérêts secondaires, qui ne pèsent guère à côté de la grande chose. Mais je citerai l'état dans lequel se trouve l'enseignement gymnasial dans les Pays-Bas. On se demandera plus tard comment il a été possible qu'on ait laissé si longtemps cet enseignement dans une situation pareille. Oh! si quelque chose peut aujourd'hui jeter une ombre sur notre belle fête, c'est l'état lamentable de cet enseignement. Là est le ver rongeur de nos Universités.

Il est urgent que cela change. Il faut des remèdes énergiques. Les gymnases doivent sortir de la décadence où ils sont tombés. Ce n'est pas facile; il faudra de grands efforts

pour surmonter les obstacles. Nous avons cependant bon courage; nous avons tout lieu d'espérer. A la tête du département de l'Intérieur se trouve un ministre du roi aux talents duquel nous rendons pleine justice. Lui-même est homme de science. Il a désiré que quelque chose de sa part contribuât à rehausser notre fête. Il a réussi. Lui aussi en effet a inscrit sur son drapeau notre devise: „La science pour la science en premier lieu," et dans le projet de loi qu'il a présenté il est resté fidèle à l'esprit de généreuse largeur que respirent les prescriptions de 1815.

Avec cette devise et à ces conditions l'enseignement supérieur sera nécessairement florissant. Dans les derniers temps notre peuple a commencé à s'intéresser beaucoup plus vivement à cet enseignement. Son importance pour le développement et pour le progrès général est mieux reconnue qu'elle ne l'avait jamais été par le gouvernement et la législature. Ce sont là de bons signes. Ils présagent un heureux avenir. Puisse notre nation avoir toujours conscience du devoir sacré qui repose sur elle de se montrer digne des glorieux souvenirs de son histoire, et puissent les Universités sentir sans cesse à l'avenir qu'elles ont à défendre en esprit et en vérité les grands principes auxquels elles doivent l'existence. Et Universités et nation s'en trouveront bien. La Néerlande continuera à tenir honorablement son rang au milieu des États européens, et l'Université de Leiden subsistera, maintenue comme le plus bel hommage qu'une postérité reconnaissante puisse rendre à l'énergie de nos ancêtres et aux grands principes de son fondateur, de Guillaume I, le Père de la Patrie.

SIRE,

L'Université venait à peine d'être fondée par votre immortel ancêtre, le Prince Guillaume d'Orange, qu'elle recevait de lui une preuve non équivoque de son affection; il confiait à la jeune institution l'éducation de son fils. Voici les nobles paroles qu'il écrivait à cette occasion au sénat académique [1]: „Clarissimis et Doctissimis Viris Rectori ac „Caeteris Academiae Leydensis Professoribus.

„Filium meum Mauricium, Viri clarissimi ac doctissimi, „Leidam mitto, ut istic majores in bonis literis faciat pro- „gressus, et moribus ad me aliquando, ita Deo bene volente, „redeat ornatior. Quoniam autem vestro partim exemplo et „partim cura diligentiaque Vestra illud me consequi posse „spero, omittere non potui, quin meis ad vos literis illum „commendarem, a vobisque peterem ut quantum ad eum „bene informandum, cum bonis literis, tum praeclaris mori- „bus conferre potestis, tantum velitis impendere, quo iis „rebus vestra opera instructus quae sunt necessariae, aliquando „Reip. Universae inservire possit magno totius Reip., prae- „sertim Hollandiae, bono et cum aliqua nominis dignitate. „Etsi autem non ignorabam quantum in me meosque sitis pro- „pensi, mei tamen esse officii putavi id a vobis efflagitare, „quod eratis mihi ultro concessuri. Quod vero ex me saepius „audivistis, id vobis persuasum esse cupio, Academiam Vosque „ipsos mihi esse commendatissimos; atque id quidem vel ex

[1]) Le traducteur a cru faire plaisir à ceux à qui son travail était destiné en reproduisant ici le texte original de la lettre du Taciturne, dont, naturellement, le discours hollandais n'a donné qu'une traduction.

„eo intelligere potestis quod istuc hisce de causis filium meum „miserim. A Deo peto, Viri Clarissimi ac doctissimi, ut vobis „universaeque Academiae velit benedicere. Valete, XV Julii, „Vlissingae, A°. MDLXXXII.

„Vobis Amicitia Sigulari addictus
„Guilielmus a Nassau."

Bien des fois encore, durant le cours de trois siècles, les chefs de la Maison d'Orange ont donné à l'Université la même preuve d'affectueuse estime. Votre Majesté aussi lui a donné des marques honorables de sa bienveillance. Comme Votre grand ancêtre le sien, Vous nous avez confié Vos deux fils. J'ai eu moi-même le privilége de conférer à Votre fils cadet, au nom de l'Université, le plus haut titre d'honneur qu'elle puisse décerner. A cette occasion, je l'ai prié de vouloir considérer en première ligne cet acte du Sénat comme une preuve des louanges que ses professeurs avaient pu donner à son activité studieuse et à ses progrès, mais aussi comme une marque de l'attachement du Sénat académique pour cette Maison d'Orange à laquelle l'Université n'est pas seulement redevable de sa naissance, mais qui lui a toujours prouvé le vif intérêt qu'elle prenait à ce qu'elle fût florissante et considérée.

Votre Majesté nous a donné aujourd'hui de ces sentiments une nouvelle preuve, à laquelle nous sommes fort sensibles. Vous avez bien voulu accueillir favorablement la prière que nous Vous avons adressée d'assister à cette solemnité, et notre Reine, cette princesse qu'entoure le respect du peuple néerlandais tout entier et, certes aussi, de l'Université de Leiden, nous a fait la joie de se joindre à Vous pour rehausser notre fête de sa présence. Nous éprouvons le besoin d'en exprimer toute notre reconnaissance.

Mais nous avons en outre aujourd'hui à remercier notre

Roi pour tout ce qui a été fait sous son règne, de concert avec les conseillers de la couronne et avec les représentants du peuple néerlandais, pour perfectionner et compléter l'enseignement dans cette institution. La longue période de paix dont il nous a été donné de jouir a permis au Gouvernement et aux Chambres d'apporter plus de sollicitude que jamais ce n'a été le cas auparavant au soin des intérêts de l'enseignement. Notre Université en a largement profité. C'est à cela surtout qu'elle doit l'état florissant dans lequel elle se trouve et qui fait pour nous de ce jubilé une si belle fête.

Il est à prévoir qu'une nouvelle organisation de l'enseignement supérieur verra bientôt la lumière à son tour. Ce sera le couronnement de l'oeuvre grandiose accomplie sous le gouvernement de Votre Majesté. Votre magnanime ancêtre a solidement fondé la liberté et l'indépendance de notre patrie. Vous, à notre époque, Vous l'avez défendue et affermie encore; et par Votre sollicitude pour l'enseignement, Vous avez puissamment contribué au développement et à la civilisation de la nation, travaillant ainsi à ce qui peut le mieux nous garantir pour l'avenir la continuation de notre chère liberté. L'Université de Leiden Vous apporte à cause de cela ses plus sincères hommages et se permet de recommander respectueusement à l'intérêt continu de Votre Majesté l'institution fondée par son illustre ancêtre.

Vous aussi, Curateurs de l'Université, investis par la confiance du Roi du soin de ses intérêts, vous avez droit à notre chaude reconnaissance. C'est grâce à votre influence que de grands progrès ont été accomplis et les ressources matérielles nécessaires à l'enseignement considérablement augmentées. Nous vous en remercions en tout premier lieu, vous le zélé président du collége des Curateurs, vénérable Gevers van

Endegeest, qui ne le cédez en rien à de plus jeunes en dévouement pour notre Université. Combien nous nous réjouissons tous de vous posséder aujourd'hui au milieu de nous, robuste encore de santé, pour fêter avec nous le jubilé trois fois séculaire de l'Université à laquelle vous avez consacré tant de soins. Tant de beaux établissements qui nous ont été donnés dans les dernières années, n'est-ce pas surtout à vos persévérants efforts et à votre influence que nous les devons? Nous vous souhaitons de pouvoir encore voir le nouveau palais académique dont le Gouvernement et les Chambres font comme un cadeau de jubilé offert en marque de leur sympathie à notre Université!

A vous, Bourguemêtre et Conseil de notre bonne ville de Leiden, notre cordiale salutation en ce jour. La critique historique, l'impitoyable, a fait disparaître la belle légende qui racontait que vos prédécesseurs du seizième siècle s'étaient montrés dignes de posséder une Université, puisqu'ils l'avaient préférée à la franchise d'impôts. Mais si cette couronne illusoire a dû choir de vos têtes, l'Université vous tresse aujourd'hui une guirlande civique qui les ornera plus dignement, parce que vous l'avez méritée. Vous avez organisé dans cette commune l'enseignement primaire et secondaire d'une manière complètement digne d'une ville universitaire.

La tâche dont l'accomplissement vous est confié n'est pas moins difficile que celle de vos prédécesseurs du seizième siècle. Il est vrai que vous n'avez pas à défendre comme eux vos remparts contre les ennemis du dehors; mais ce n'est pas non plus l'ennemi du dehors qui leur a donné le plus de mal. Vouz avez aussi bien qu'eux vos ennemis du dedans, vos glippers [1]). Ils se cachent dans chaque recoin infect,

[1]) Ceux qui s'échappent à la dérobée. On nommait ainsi au temps du siége les

surtout dans les quartiers écartés; ils conspirent même sous terre. Voilà vos dangereux adversaires. Mais le flambeau de la science peut vous aider à les relancer et à les démasquer jusque dans leurs cachettes les plus obscures. Vous pourrez donc aviser aux mesures que vous avez à prendre pour les bannir de la commune. Ce sont des traîtres. Ils menacent nos santés, même nos vies. Ils est vrai qu'il n'est pas possible de s'en débarrasser sans de grands efforts et des sacrifices considérables. Mais la santé vaut cela.

Nous reconnaissons, et non sans gratitude, que vous avez déjà accompli bien des choses dans ce sens et nous vous en remercions, ainsi que de l'intérêt que vous avez en mainte occasion témoigné à l'Université. Mais ne nous sera-t-il pas permis, le jour de sa fête, de vous faire entendre un voeu que nous formons.

Au temps jadis, l'administration municipale accordait de nombreux priviléges aux professeurs et aux étudiants. Barriques de vin et tonneaux de bière pouvaient être introduits libres de tous droits par les membres du corps académique. Tous ces priviléges ont été abolis, en quoi on a bien fait. Nous ne les regrettons pas. Nous ne prétendons pas au moindre tonnelet de vin ou de bière; — mais il existe une autre boisson, bien plus précieuse aux hommes. Les dunes de Wassenaar et de Katwyk sont des réservoirs naturels où l'eau du ciel se recueille dans sa pureté. Ces dunes ne sont pas éloignées de Leiden. Cette eau, surabondante là où on la trouve, amenez-la dans notre ville, où on en manque. Puisse, devant le palais de la science qui nous est promis en témoignage matériel de la sympathie du Gouvernement de ce pays pour notre fête, la pure eau des dunes faire danser et bouillonner

---

gens qui cherchaient à gagner le camp espagnol et, par extension, quiconque était suspect de sympathie pour la cause de Philippe.

ses jets hardis et limpides dans toutes les occasions solennelles, pour montrer à tous les yeux que le Leiden de nos jours ne recule pas plus que l'ancien Leiden devant les sacrifices qui sont dans l'intérêt de son Université. Le breuvage sain que vous nous procurerez ne sera pas un bienfait seulement pour les citoyens de la république académique, mais pour toute la bourgeoisie de votre commune. Et nous et toute la Néerlande nous vous en serons reconnaissants.

Délégués des Universités de l'étranger, votre présence en si grand nombre à notre fête ne contribue pas peu à l'embellir. Nous y attachons le plus grand prix. Sans doute nous nous étions flattés de ne pas vous trouver indifférents à ce jubilé; mais nous n'aurions pas osé espérer de si grandes marques de sympathie. Le sens matériel de chaque mot que je prononce ne peut se révéler à votre oreille, mais la pensée qui est au fond de toute notre fête et à laquelle j'essaye de donner une expression, vous est parfaitement claire. Vos poëtes n'ont-ils pas chanté les combats de nos ancêtres et fait connaître à vos concitoyens la gloire de cette forte race? Bien plus, vos historiens ne vous ont-ils pas appris que le drame sanglant qui s'est joué sur cette scène avait pour objet les intérêts les plus hauts et a eu pour résultat des biens de premier ordre, répandus non seulement sur la Néerlande, mais sur tous les pays du monde? — Plusieurs d'entre vous ont en diverses occasions déjà chaleureusement rappelé les services que notre Université a rendus jadis à la science et à la civilisation. Elle a été la lumière de l'Europe. Il y eut un temps où elle tenait le premier rang dans les domaines de la science. Ne mentionnerons-nous pas aujourd'hui ce souvenir avec reconnaissance? — Plus tard, c'est vous qui nous avez devancés dans plus d'une

branche de connaissance; vous qui, à votre tour, nous avez donné l'impulsion. Nous reconnaissons volontiers que nous vous devons beaucoup et nous vous remercions.

Il est bon que ceux qui cultivent les sciences apprennent à s'apprécier équitablement les uns les autres; c'est le moyen de resserrer la fraternité qu'ils composent malgré les différences de langage et de moeurs; et le noble but qu'ils poursuivent tous ensemble, le développement progressif de l'humanité, en profitera grandement.

Nous désirons ardemment que la fête à laquelle vous nous faites la joie de prendre part serve à vous donner la conviction que l'Université de Leiden s'efforce de soutenir l'honneur de son beau passé, et qu'elle sait donner aux hommes de science, ses frères de l'étranger, une hospitalité aussi cordiale que jadis. Nous souhaitons que vous rentriez dans vos foyers, sachant que la Néerlande continue à avoir de l'enthousiasme pour ce qui est vrai, bon et beau, et qu'elle sait honorer le vrai mérite, non seulement dans les étroites limites de sa nationalité, mais chez tous les peuples qui l'entourent.

Délégués des Universités néerlandaises et de l'Athénée d'Amsterdam, parmi tous les hôtes que nous saluons, vous êtes certainement, après notre Roi et le Gouvernement de ce pays, ceux dont l'intérêt que vous prenez à notre fête a pour nous le plus de prix, ceux dont la part sympathique que vous prenez à notre joie nous est la plus précieuse. Vous nous connaissez. Vous savez ce que notre Université a été et est encore pour la Néerlande. De plus, dans le pays, c'est vous qui êtes les plus capables d'en juger. Les sentiments que vous êtes venus nous témoigner en redoublent de valeur à nos yeux, et nous vous en exprimons notre cordiale gratitude.

Il était naturel, puisque c'est l'anniversaire de la fondation de l'Université de Leiden que nous célébrons, que les paroles que j'ai prononcées ici s'arrêtassent surtout sur elle, sur l'esprit dont elle est animée, sur le but de ses efforts. Mais vous avez parfaitement compris que je n'ai en aucune manière perdu de vue ce que les progrès modernes des sciences et de la civilisation vous doivent. Sur le terrain théologique, c'est Groningue qui a ouvert la voie au courant scientifique actuel. Il a fait ce qui est le plus difficile, le premier pas. Il mérite nos remerciements. — Moi, qui ai fait mes études à Utrecht, je m'estime très heureux de pouvoir maintenant rappeler l'éclat qu'il a répandu sur les sciences naturelles et l'influence puissante qu'il a exercée sur leur progrès jusque par delà nos frontières politiques. — L'Athénée d'Amsterdam aussi a droit à nos remerciements. Au milieu de la population affairée de la capitale, l'Athénée a toujours su cultiver la science désintéressée, dont les intérêts lui ont donné naissance. Le discours d'ouverture de la présente année scolaire est une preuve de la fermeté avec laquelle il reste fidèle à cette devise. J'y ai aussi trouvé, — chose bien agréable pour un ancien collègue, — la preuve du grand accord qui existe entre les vues de l'orateur et les miennes au sujet du but qui doit être assigné à l'enseignement supérieur, et cet accord a d'autant plus de prix à mes yeux qu'il y a bien des années déjà que nous avons cessé de pouvoir entretenir l'un avec l'autre des relations journalières. — Restons longtemps unis, nous hommes de la science dans la Néerlande. C'est ainsi que nos travaux porteront le plus de fruits pour le bien de notre chère patrie.

Chers collègues à cette Université, c'est de nous, les pro-

fesseurs, que dépend le plus directement le sort de l'enseignement supérieur et il nous est permis, sans qu'on puisse nous accuser de nous livrer aux écarts d'une vaniteuse suffisance, d'attribuer à notre activité, après celle de nos prédécesseurs, une bonne part de cette prospérité de l'Université qui fait le plus bel ornement de notre fête.

Un de nos prédécesseurs, membre illustre de la Faculté des lettres, homme très remarquable par sa sagacité et par la solidité de son jugement, Bake, disait, il y a longtemps déjà, que c'était à l'Université elle-même à avoir conscience de sa mission, si elle voulait maintenir la position qu'elle a acquise. — Nous avons suivi son conseil, et nous nous en sommes bien trouvés.

Quelque diversité qui existe parmi nous en fait de talent et de culture, nous avons toujours été unanimes sur le point principal; c'est un même esprit scientifique qui nous anime tous. — Cette union a été notre force. Qu'elle subsiste toujours.

Nous avons eu plus de bonheur que nos soeurs néerlandaises par la possibilité que nous avons eue de diviser le labeur. Nous sommes partisans, en vue d'une bonne éducation scientifique, d'une culture aussi encyclopédique que possible comme base; mais nous savons aussi que l'étude détaillée du royaume de la connaissance ne peut s'entreprendre avec fruit qu'en divisant le terrain en petites parcelles. Le travail est généralement distribué de telle manière dans notre Université que nous pouvons tous nous vouer à la branche de notre choix. Faisons donc fructifier les biens dont nous jouissons et consacrons-nous sans réserve à la tâche qui nous est confiée. C'est dans le cabinet d'études, dans les laboratoires, dans les musées, dans l'hôpital, que gît notre force, — et non pas en dehors. Voilà ce dont nous nous sommes de plus en plus convaincus, et ce dont l'Uni-

versité a profité dans la même mesure. Appliquons ce principe et elle fleurira. C'est ce que tous nous avons à coeur.

Gradués de l'Université de Leiden, vous n'êtes pas nos hôtes, vous êtes de plein droit les participants de notre fête. Pour cela les mieux venus de tous. Vous voilà en rangs nombreux, revenus vers votre Alma mater pour célébrer le jour de sa naissance! C'est que vous aimez celle qui vous a donné le plus grand bien de l'homme. Vous voulez remplir un devoir de reconnaissance. — Mais l'Université à son tour ne vous est-elle redevable en rien? Certainement vous lui êtes d'un grand secours. C'est vous qui, après avoir pu appendre à la connaître et à apprécier ce qu'elle fait et ce qu'elle veut, vous êtes chargés de faire vivre ses principes dans les relations sociales. C'est vous qui formez le trait d'union entre l'Université et la société. Aussi lui avez-vous fait honneur au loin et au près, et est-ce vous qu'elle doit remercier de l'appui qu'elle trouve actuellement dans la nation.

Puisse-t-elle toujours jouir de ce privilége!

C'est à vous, étudiants de cette Université, que j'adresse ma dernière, mais non pas ma moins chaleureuse parole. Le présent est renfermé dans le passé; ce qui existe maintenant contient ce qui sera. De vous, les premiers, dépend l'avenir. Dans peu de temps ce sera à vous d'être les guides des autres sur le terrain scientifique et sur le terrain social. Prenez garde de ne pas vous laisser vaincre dans le combat de la vie, mais de toujours rester fidèles aux principes que durant vos années d'étude vous avez reconnus être vrais, bons et beaux. Notre société moderne ne rend pas cette tâche plus aisée qu'elle ne l'a été jadis.

L'étude de la nature enseigne que, dans la nature vivante, c'est toujours le plus fort qui a la victoire. Cela est vrai aussi dans la société des hommes, vrai surtout moralement. C'est le combattant le plus énergique qui finit par triompher. Nos pères l'ont prouvé.

L'étude de la nature enseigne en même temps que la lutte de la vie est un puissant moyen de progrès dans la nature. Pour l'homme aussi. Non, il n'est pas vrai que nous soyons dégénérés; ce n'est pas en arrière qu'il nous faut retourner; c'est en avant qu'il nous faut aller, vers la civilisation progressive. Chaque génération s'élève sur ce qu'a construit celle qui la précède. Le regard s'étend vers des horizons toujours plus reculés. Bien des choses cachées encore doivent poindre au loin devant des yeux plus exercés et finir par s'apercevoir complètement. Il est certain que les rapports des choses entre elles deviendront de moins en moins énigmatiques; — peut-être un jour l'esprit humain parviendra-t-il même à les sonder.

Là est l'idéal que poursuit la science. Pour s'en rapprocher, l'homme doit mettre en usage toutes les forces qu'il possède, développer toutes ses facultés, ennoblir sans cesse sa nature. Il faut que la lutte de la vie, bien loin d'énerver son énergie, la redouble. Il ne faut pas que le monde le vainque, mais que ce soit lui qui vainque le monde.

Cette tâche est ardue. Pour vaincre, armez-vous dès maintenant. Développez harmonieusement toutes vos facultés physiques et spirituelles. Consacrez-vous avec ardeur à tout ce qui peut grandir votre énergie corporelle et morale, à vos études en premier lieu. Ces études vous donnent pour la vie un trésor qu'on ne saurait vous enlever. Elles vous rendent libres. Elle vous font être vous-mêmes. Quiconque a une conviction ne saurait être hypocrite; mais celui qui

n'en a pas ressemble au frêle rosseau qui se penche toujours du côté vers lequel souffle le vent. Vos études vous assurent votre indépendance future. C'est par elles que vous vaincrez dans le combat de la vie et que vous répondrez au but qui est celui de votre vie à vous aussi, le développement et le perfectionnement de l'humanité.

Ma tâche est presque achevée. Il ne me reste qu'un seul devoir à remplir. C'est de transmettre ma charge à mon successeur. Je le fais avec plaisir. Que cette année pour laquelle, honoré collègue Buys, la charge de Rector Magnificus vous a été conférée par décret royal, puisse être une année heureuse, tant pour vous que pour notre Université! C'est sous votre Rectorat que sera posée la première pierre de notre nouvelle Académie, bâtiment qui, nous le savons, doit être solide, mais auquel nous espérons bien aussi que ne fera par défaut la beauté architecturale. Que cette construction symbolise l'avenir! Puisse l'édifice immatériel, bien réel cependant, de notre Université faire preuve d'année en année de la solidité des fondements sur lesquels il repose déjà maintenant, et continuer à s'élever, toujours plus beau et plus parfait, devant les yeux de l'esprit! Puisse notre Université croître et fleurir pour la gloire de la science, pour le bien de la patrie et du Roi!

Vive l'Université de Leiden!
